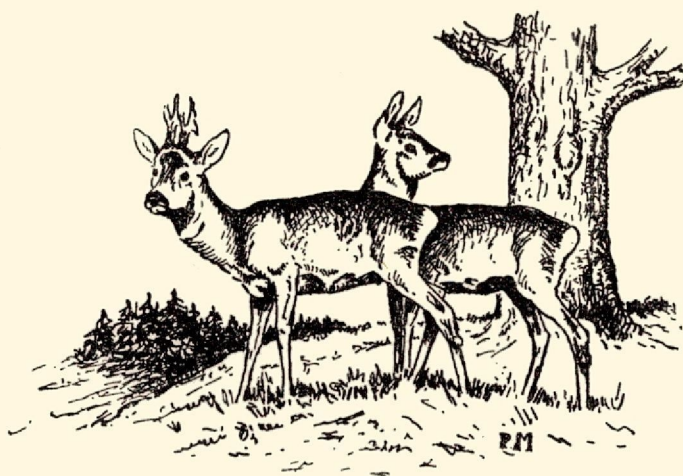


COMMANDANT DE MONTERGON

# VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES  
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈVRE,  
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GUYON*



*A PARIS*  
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

---

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR



## EQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

ENTRE Senlis et Pont-Sainte-Maxence, comme un bras affectueux, un coude de l'Oise enserre la forêt d'Halatte, sœur de Chantilly, de Compiègne, de Villers-Cotterets, détachée comme elles de l'énorme massif forestier qui couvrait le Valois. L'ombre de Sylvie erre sous ses futaies et tout, le sol, le site, l'histoire, y appelle la grande vénerie. Elle n'a point manqué d'y répondre. Territoire aimé des Capétiens, un peu délaissé par les premiers Bourbons, Louis XV l'avait remis en honneur et le dernier duc de Bourbon y découpla jusqu'à sa mort tragique.

En 1850, le vautrait Picard Picq'Hardy y apparut. Ce fut le premier équipage monté en société. Il dura trois ans et céda la forêt à une nouvelle société, qui chassa le cerf jusqu'en 1870 et dont les maîtres d'équipage furent le comte d'HÉDOUVILLE, puis le prince DE SAGAN. Les organisations en sociétés étaient nécessitées par les frais énormes de locations, d'entretien et de représentation : on ne monte ni ne fait vivre un équipage en Valois comme on peut le faire en Corrèze ou en Normandie.

Néanmoins, en 1880, M. Joachim LEFÈVRE, fastueux châtelain de Chamant, l'ancien domaine de Lucien Bonaparte, monta à ses seuls frais, avec les chiens achetés au vicomte de Trédern, un vautrait d'abord, puis un équipage de cerf. La goutte et des revers de fortune venaient de l'arrêter, quand le comte Bertrand DE VALON se trouva à point pour reprendre la situation.

Il avait débuté sur le lièvre, en Corrèze, au domaine familial de Saint-Prix; son mariage l'avait amené dans les Ardennes, où il se mit sur la bête noire, et son ascendance maternelle en Normandie, où il chassait en association avec M. Paul LABITTE et le comte DE MEFFRAY. Mis en relations avec M. Joachim LEFÈVRE, il ameuta une partie de ses bâtards saintongeois avec les chiens de Chamant, importés d'Angleterre et ainsi fut fondée une nouvelle société où le comte DE VALON garda comme principal associé le comte DE MEFFRAY, y adjoignant le duc Ch. DE MORNAY. Tous trois figuraient comme maîtres de l'équipage Lyons-Halatte, qui prit pour devise : *Par Monts et Vallons*. Le premier découplé eut lieu sur le cerf, dans la forêt d'Halatte, en février 1885, et, depuis lors, l'équipage est resté fidèle à cette voie.

La tenue était bleu foncé, col et gilet de velours amarante, sans galons de vénerie, culotte blanche, bottes à revers, bouton plat, en cuivre, avec le pied de cerf et la devise en relief.

Le comte DE VALON de 1885, était un élégant, un « copurchic », d'une trentaine d'années, « accommodé » au fer, favoris roulés, raie postérieure au cordeau, assez distant du « Patron » de 1930, dont les cheveux, devenus longs et toujours frisés,



## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

la figure à rides profondes, volontiers accentuées par le sourire d'une courtoisie toujours aux aguets, s'encadrait entre une cape feuille morte et une tenue honorée par l'usage, le tout sur une culotte impeccable et des bottes-miroirs. De bout en bout, un beau seigneur d'ancien régime.

Cette courtoisie, ce sourire, signes extérieurs d'une fine diplomatie mondaine, ont assuré à sa direction l'autorité la plus heureuse, en même temps qu'à l'équipage un liant qui n'allait pourtant pas de soi en une société assez diverse. Dirais-je que sa vénérie fut d'aussi éminente qualité ? On a pu lui reprocher un allant un peu ralenti, une décision parfois fluctuante. Mais il était bien secondé et, mort à quatre-vingt-trois ans — le 13 septembre 1933 — ayant tenu le fouet pendant quarante-cinq ans, il reste, en définitive, une « figure », un beau souvenir, le Patron.

Un don fort opportun lui était échu et il en témoigne par sa prudence consciencieuse à gérer le temporel de la Société. A ce moment, un célibataire cotisait pour 2.000 francs, le surplus des frais incombait aux maîtres d'équipage, les comtes DE VALON et DE MEFFRAY et le duc Ch. DE MORNAY.

« La meute est à Valon et la chasse à « Meffray », rimait, non sans malice, le vicomte PERNETY. Ces frais, M. DE VALON s'ingéniait à les alléger. Des remaniements dans le « triumvirat » finirent par le laisser seul « patron ». A sa mort, il avait inscrit plus de cent sociétaires sur les contrôles de l'équipage.

Bien différents d'allures et de goûts, ces sociétaires. Quelques fanatiques, parmi lesquels le comte DE MEFFRAY et M. DE CAMONDO, fin cavalier, celui-ci et fine trompe, qui fut tué au front; beaucoup de mondains, quelques mélomanes, qui sonnaient à tout propos et hors de propos; de ceux-là on cite le marquis DE BELBEUF, « la meilleure trompe de maître qu'il y eût en France », alors on lui pardonnait qu'elle fût intempestive. Rayon amazones, M<sup>me</sup> DE PARSEVAL chassait à fond, quelques autres un peu et beaucoup se faisaient admirer. Je parle ici des temps anciens, car, depuis lors, l'amour et le sens de la chasse sont entrés dans les rangs des amazones et plusieurs ont payé d'un accident, parfois sérieux, leur ardeur et leur cran.

On arrivait par le train de 8 h. 20 en gare de Chantilly, où des voitures attendaient; des voitures à chevaux, entendez-vous, de beaux chevaux de maître et des nickels au tripoli. Un des landaus était conduit par MAUCLER, le cocher du duc d'Aumale; un breack, mené par M. DE CAMONDO, chargeait les plus anciens sociétaires, prenait la tête, et, en une heure, mèche au fouet, on était à Fleurines, au Grand-Cerf. Il y avait là un certain ragoût de mouton préparé par l'hôtesse, M<sup>me</sup> Guibert, et quand la chasse s'était prolongée en sorte qu'on manquât le train de 5 h. 20, on retraissait à Fleurines et, cette fois, c'était un fameux pot-au-feu.

« Ces longues journées passées ensemble, la chaleur communicative du ragoût de mouton et du pot-au-feu créaient entre les sociétaires une camaraderie dont les rendez-vous d'automobiles d'aujourd'hui ne donnent aucune idée. On quitte Paris à 11 h. en auto, on monte à cheval chacun de son côté à midi, on remonte en auto à 2 ou 4 h. et l'on rentre. L'automobile est bien commode, mais elle a tué l'intimité.

« Elle a bien d'autres méfaits sur la conscience. En devançant les animaux sur les routes, en coupant leur refuite en débouché, elle a rendu bien rares et presque impossibles ces chasses à travers pays qui, autrefois, venaient assez souvent rompre la monotonie des parcours Mont Pagnotte-Mont Atla ou Malgé-nest que VALON appelait les parcours Madeleine-Bastille. » (1)

Tous les animaux, par bonheur, ne prenaient pas le Madeleine-Bastille. Là aussi, on trouvait de la diversité : le forcené qui, les chiens à ses trousses et hallali courant, s'en prend aux fesses vigoureuses d'un gris pommelé, dont le cavalier n'a de ressource sinon une fuite échevelée, que pressent les coups d'andouillers; le fantaisiste, qui, par une fenêtre ouverte, prend asile dans la chambre d'une bonne femme; l'audacieux, qui se réfugie sur un toit; le désespéré qui saute du viaduc sur la voie et s'y brise les reins, sans parler de l'infatigable dont le parcours, mesuré au curvimètre, se déroule sur 71 kilomètres, autant dire 18 lieues.

(1) M. J. KULP, *Cinquante ans par Monts et Vallons*.



## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

Le « patron » n'aimait pas qu'on servit les cerfs, il préférait laisser la meute les exténuer et les porter bas. Il prétendait par là donner plus de mordant à ses chiens. Tout de même, le couteau ou la carabine furent sortis à maintes reprises, et non toujours sans émotions. Qu'on demande les siennes à M. KULP, qui se trouva le dos à un mur, encadré par les deux perches d'une 4<sup>e</sup> tête, dont l'intervention du piqueur LEFORT vint à propos le délivrer.

Cet Édouard LEFORT était le second, chronologiquement, des piqueurs de l'équipage. Son prédécesseur avait été QUÉLIN, que le comte DE VALON avait amené des Ardennes en 1884. Remarquable valet de limier, maître absolu de sa meute, piquant avec énergie et jamais las, QUÉLIN manquait un peu de tenue à l'égard des maîtres et d'autorité sur les hommes. Il prit sa retraite en janvier 1891, lors de la première réorganisation. Les hommes de l'équipage portaient alors, et depuis l'année précédente, la tenue à la française, tricorne et trompe à la Dampierre.

Édouard LEFORT, qui succéda à QUÉLIN, était piqueur par vertu d'hérédité. Son grand père avait servi les chiens du comte d'Artois et figure, à ce titre, au Louvre sur le tableau de Carle Vernet. Allure, manières, énergie, Édouard LEFORT eût pu tenir pareil emploi. Il marqua, pendant son règne, l'apogée de l'équipage : « Il eut à faire les honneurs au roi Milan, au duc et à la duchesse de Chartres, au grand duc Wladimir, à lord Ribblesdale, M. O. H. de l'équipage royal d'Angleterre et à bien d'autres seigneurs de moindre importance. Il fallait voir, dans ces occasions, le geste noble avec lequel il saluait de son tricorne à l'hallali et prenait sa trompe à la Dampierre pour sonner les honneurs... »

Voici ce qu'en dit M. KULP : « A la chasse, il avait la décision rapide qui manquait un peu à son maître. Il lui arrivait, comme à tout le monde, de se tromper, après un défaut et d'appuyer un change ; mais alors, quoiqu'il fût bien trop fin veneur pour ne pas s'en apercevoir tout de suite, il le faisait avec une telle autorité que tout le monde, maîtres, valets et chiens, empaumait la mauvaise voie sans rechigner et, bien souvent, on prenait le cerf de change. On s'en apercevait bien à l'hallali ; mais alors, VALON et LEFORT, d'un commun accord maintenaient dur comme fer que c'était bien leur cerf d'attaque et la plupart des assistants n'y voyaient que du feu. Édouard LEFORT prit sa retraite en 1904, à peu près en même temps que Darras et Latrace, les fidèles valets de chiens depuis la fondation de l'équipage. Il fut remplacé par LOUBET. »

Ce LOUBET, moins « royal » que LEFORT, n'avait pas moins de qualité, de calme et de maîtrise, il passa en 1911 à l'équipage Menier. Georges LEFORT, neveu d'Édouard, le remplaça jusqu'à la guerre de 1914. Puis vint Alexandre CAVILLON. Celui-là, j'aurai à vous le présenter tout à l'heure.

Émile DUVINAGE, frère de lait du comte DE VALON, fut pendant près de cinquante ans, premier piqueur d'écurie. « C'était, dit M. A. KULP, un homme de cheval accompli, qui eut le très grand mérite d'adapter à leur métier les chevaux de toute provenance et de prix généralement modestes que VALON savait dénicher un peu partout pour remonter ses hommes, et il eut l'habileté de se tirer sans accident sérieux de ce métier qui était loin d'être de tout repos. »

Le 1<sup>er</sup> septembre 1914, la gauche de Von Kluck entraît à Senlis. Le comte DE VALON, DUVINAGE et LATRACE étaient à Rosay. Resté seul, le vieux BÉTOURNÉ ouvrit le chenil et lâcha les chiens en forêt. Vous pouvez penser... ! Le 11, la bataille de la Marne était gagnée, DUVINAGE et LATRACE revenus, les chiens — tous ou presque — rentrés pour la soupe.

Mais la guerre fut cruelle aux meutes. En 1918, il restait au chenil une douzaine de chiens. Le patron recruta dans les équipages Menier, Vatimesnil, du Pontavice, y ajouta quelques anglais et telle fut la meute avec laquelle il reprit la partie, à fonds saintongeois avec « ce manteau noir que VALON affectionnait exclusivement ».

En novembre 1919, la duchesse d'UZÈS avait remis la vénerie en train, convoquant à Bonnelles le comte DE VALON et couplant avec lui ce qui restait de leurs deux équipages. En 1920, c'est au prince MURAT que se joint le patron et, avec lui, il revient en Halatte. Hélas ! vide d'animaux. Quelques cerfs hongrois, d'autres de Chambord, vont la repeupler en 1924. « Par Monts et Vallons » y fait une douzaine de prises. Depuis lors, et jusqu'en 1934, on chasse en Halatte de septembre à janvier et on finit l'année à Compiègne, avec l'équipage James DE ROTHSCHILD. En 1934, Halatte est repeuplée et, dès lors, on y fera toute la saison.



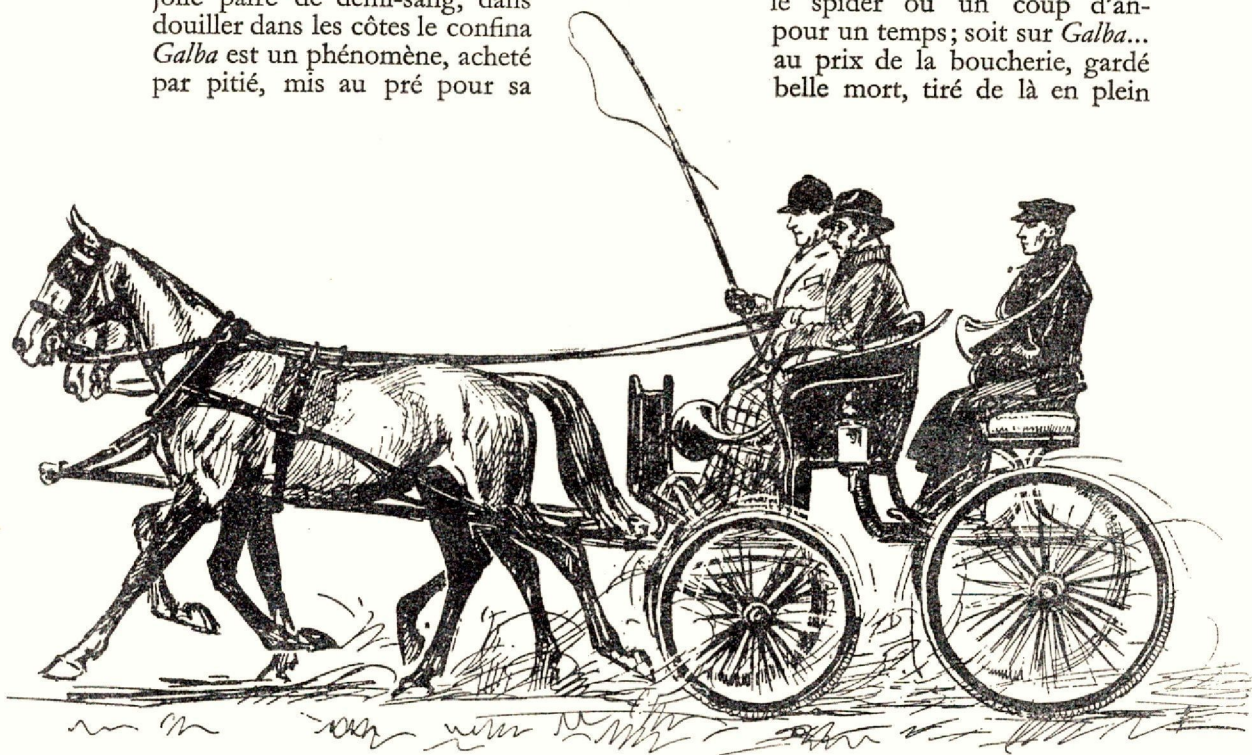
## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

Mais, depuis 1930, le Patron, octogénaire et infirme, a dû passer le fouet. La direction vient aux mains d'un Comité dont la présidence va à M<sup>me</sup> la marquise DE CHASSELOUP-LAUBAT; M. Francis ALÉPÉE est délégué et conduit l'équipage; les finances sont aux mains de M. A. BAUDRIER. L'expérience a prouvé l'excellence de ces choix.

La marquise DE CHASSELOUP-LAUBAT si c'était un homme, je dirais qu'il est un chasseur enragé. Pareille épithète ne saurait convenir à sa bonne grâce... encore moins à sa grâce tout court. Qui l'a vue à cheval cherchera — et trouvera sans effort — un tout autre adjectif. Encore faudra-t-il qu'il qualifie pertinemment la justesse de l'assiette, la montée harmonieuse du buste, cette aisance, si difficilement naturelle aux amazones, des épaules qui laisse sa liberté au jeu du cou — j'allais écrire : de l'encolure, tant ce mot a de noblesse — comme au placer — et c'est bien à dessein que j'emploie ce terme de belle équitation — de la tête sous le crâne auréolé du « lampion ». A telle statue, je veux un beau socle, ce pourquoi nous choisirons la vigoureuse splendeur d'*Azur*, qui fut, entre tant de sujets d'élite passés ou à venir dans les écuries de sa propriétaire, un de ses plus remarquables chevaux de chasse.

Mais, à vous laisser en contemplation statique, je risque de vous arrêter sur un aspect incomplet, encore que bien séduisant, de mon modèle et nous allons, si vous le voulez bien, demander à la marquise DE CHASSELOUP-LAUBAT une de ces « présentations » où la portent ses goûts et ses dons innés. Elle choisira, n'en doutez pas, cette *Légitimée*, fine, grise et délicate cabocharde, trouvée chez Roy, qu'elle a transformée en une délicieuse jument d'école. A ce double penchant qui l'entraîne vers les hardiesses de l'extérieur et l'incline aux prestiges du manège, se reconnaissent ceux — et celles — qu'ont marqués leurs destins équestres.

M. ALÉPÉE, lieutenant de l'ouvèterie, est un vigoureux cavalier, bien découplé — la belle épithète, pour un veneur ! — capable de daguer un cerf, comme de le prendre au lasso. Permettez que je vous le présente, soit la main aux guides de sa jolie paire de demi-sang, dans le spider où un coup d'anpour un temps; soit sur *Galba*... au prix de la boucherie, gardé belle mort, tiré de là en plein



Spider de chasse de M.-F. Alépée



## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

hiver, sous le poil que vous imaginez, tondu et toiletté, apparaissant soudain magnifique hunter, se révélant au cours de quatre saisons, pris enfin par la réquisition et parti à la guerre, d'où il n'est pas revenu.

Excusez-moi, je viens de prendre un change. La faute en est à ce *Galba*. J'en reviens à ma voie... Je m'excuse à nouveau : je voulais dire à M. ALÉPÉE. Une figure glabre, dont les lèvres, bien visiblement minces et le menton bien carrément accentué, signifient l'énergie. L'allure est jeune sous les cheveux gris, le parler en vif relief. Fort avisé, du reste, et pas seulement en vénerie. Écoutez-le plutôt :

M. Jean LEBAUDY vient de lui donner six cerfs en forêt de Lyons, en le prévenant qu'il ne s'en tirera pas sans procès des riverains. « Je pris mes dispositions, c'est-à-dire que j'allai voir le curé de X... et lui demandai de m'indiquer les mauvaises têtes du pays. Je vais chez Y..., cultivateur, je trouve un de ses domestiques en train de herser les blés; il me dit que c'était des blés de 23, qui étaient extraordinaires. J'arrive à la ferme, je commence par parler des biés, qui sont magnifiques, de la semence, des engrais et j'en arrive à ce qui m'amène, je dois chasser dans le pays : et surtout, je compte vous voir à mon laisser-courre, mercredi, n'est-ce pas, avec toute la famille. Si vous n'êtes pas là, je ne découple pas les chiens. Nous nous quittons copains.

« Je passe ensuite chez Z... Arrivé à la ferme, j'aperçois des plaques de concours. Je me plante devant la vacherie. Le fermier arrive, me demande ce que je veux. Je n'ai jamais vu des bêtes comme les siennes, combien donnent-elles de lait ? Comment, tant de litres ? Mais les miennes ne m'en donnent pas la moitié, etc. Au départ, nous sommes camarades et je l'ai invité.

« Et la suite...

« Le mercredi, toutes les mauvaises têtes étaient là, avec leurs familles, et je n'ai pas eu de procès. »

Nous avons mieux.

« Lorsqu'on décida d'inaugurer le Musée de la Vénerie, à Senlis, on me demanda d'organiser une belle chasse, pour le ministre.

« Le Conseil municipal désirait que le cerf fût pris à 5 heures, pour qu'il y eût, à 6 heures, curée aux flambeaux, radio, etc.

« — Entendu, messieurs, le cerf sera pris à 5 heures.

« — Mais, monsieur ALÉPÉE, comment pouvez-vous être certain d'une chose pareille ? Malgré toutes vos qualités, il vous est arrivé de manquer des cerfs dans votre vie.

« — Ne vous inquiétez pas, je vous affirme qu'il sera pris à l'heure dite.

« Le lendemain : rappel.

« — Monsieur ALÉPÉE, nous avons réfléchi. Il faudrait peut-être tuer le cerf avant. Si vous le manquez, voyons... Tout peut arriver.

« — Messieurs, du moment que je vous le dis, vous avez ma parole.

« Je fais comparaître mes valets de limiers. « Mettez-vous en quête du plus beau cerf de la forêt. »

« Trois jours après, ils rendent compte que j'avais un gros vieux cerf dix cors à Fonds Charpentier. Avec quelques camarades et mon lasso, je m'en vais attaquer mon dit cerf. Deux heures après, il était lacé, ligotté, je l'enfournais tout vivant dans ma camionnette avec mes chiens et allez donc... Nul, sauf mes complices, ne se doutait du coup.

« Je renvoie les chevaux, ne conservant qu'un homme qui jure le secret, et je pars pour le lieu dit Malgenest, où se trouvent trois box dans une petite prairie, près de la forêt. Je colle mon cerf dans un des box, le déficelle. J'étais certain, maintenant, qu'il serait pris à 5 heures.

« Le grand jour arrivé, je donne à Alfred CARRÉ, notre piqueur, ordre d'aller se poster à 10 mètres du box, avec ma camionnette et douze bons chiens.

« — Si la chasse ne marche pas, à 5 heures moins le quart, j'arriverai avec les chiens derrière moi, en sonnante le bien aller. Dès que je te ferai signe, tu ouvriras



## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

« la porte du box, tu prendras ton fusil, tu tireras le cerf, tu lâcheras derrière les  
« douze chiens de la camionnette, les autres rallieront et le cerf sera pris à 5 heures.

« Le laisser-courre a lieu. Nous allons attaquer un cerf dans le bois d'Ognon.  
« Un magnifique dix cors, le frère jumeau de l'autre, une chasse splendide, une des  
« plus belles qu'on ait vues en forêt d'Halatte, spectaculaire en diable, le cerf se  
« relevant toutes les demi-heures au milieu des chiens. Tout le monde ravi.

« A 4 heures et demie, l'animal descend le mont Alta, en direction de Malgenest.

« A 5 heures moins le quart exactement, il passe entre le box et la camionnette.

« Mon homme se précipite affolé :

« — Mais alors, Monsieur a ouvert la porte !

« — Tu ne vois donc pas, Alfred, que c'est notre cerf de chasse ?...Ouvre aux  
« chiens de la camionnette, ça nous fera un relais frais.

« Dix minutes après, le cerf tenait les abois dans son enceinte d'attaque où je  
« l'ai servi. Là-dessus m'arrivent deux de mes complices :

« — Francis, c'est formidable, personne n'a rien vu !

« — Mais qu'est-ce que vous voulez qu'ils voient ? Ils ne pouvaient rien voir,  
« que la chasse qui fut magnifique.

« J'ai dû, après la chasse, les ramener au box et leur montrer, vivant, l'animal de  
« réserve.

« Le vieux père Étienne, piqueux de Mgr le duc d'Aumale, qui, le matin, avait  
« rembuché le cerf, ne voulut jamais ni croire l'aventure, ni venir au box. C'était un  
« valet de limier de première qualité, mais entêté *mordicus* dans son idée. Il fallut,  
« le lendemain, reprendre le cerf dans le box, le charger dans ma camionnette et  
« m'en aller chez le père Étienne, à qui je fis dire que j'avais des ordres pour le  
« lendemain. Quand il fut près de moi, j'ouvris la camionnette : « Allons, êtes-vous  
« convaincu, cette fois, qu'il est bien vivant et que je ne suis pas allé l'acheter au  
« Jardin des Plantes ? »

Vous devinez ce qu'on peut attendre d'un veneur aussi alerte et d'un esprit  
pareillement inventif. Il eut comme auxiliaire cet Alexandre CAVILLON, premier  
piqueur, que j'ai cité plus haut et que voici maintenant, tel qu'une belle aquarelle  
nous l'a restitué, figure émouvante et énergique, imprégnée de conscience, de fidé-  
lité et du respect des hiérarchies, passée à tous les temps de toutes les saisons, lèvres  
serrées et menton tenace, solidement appuyé sur la trompe en sautoir, on ne sait  
quel rêve sérieux de robuste vénerie dans les yeux un peu clos, sous le fort ombrage  
des sourcils et dans ce demi-sourire, à peine marqué, qui lui descend des coins du  
nez à ceux des lèvres. Tout, dans ces traits, respire la conviction de son métier et sa  
noblesse à bien servir.

Né, celui-là aussi, dans la vénerie, fils d'un garde du duc de Grammont, valet  
de chiens à pied, dès 13 ans, au Rallie Vallière, il y reste sept ans, jusqu'en 1900.  
Après son service, au 5<sup>e</sup> dragons à Compiègne, il entre comme second chez le baron  
Roger, à l'équipage de Vouzeron, qu'il quitte à la mort de son maître pour revenir,  
comme second en 1906 au Rallie Vallière, où il reste six ans. Puis, il va servir le  
vautrait Robin et, en 1913, celui du comte de Falandre. Il y reviendra après la cam-  
pagne 1914-1918, d'où il rapporte la croix de guerre. En 1923, il entre premier piqueur  
à l'équipage Par Monts et Vallons.

Il y apporta le dévouement et la ferveur contenue qui transparaissaient sur son  
visage, et aussi un grand bon sens, un grand calme, une fine connaissance du pied.  
Il avait forcé 15 chevreuils, 175 sangliers, 1.150 cerfs et M. ALÉPÉE va vous dire  
comment il mourut.

« Ce jour-là, 21 mars 1936, on attaqua un cerf 4<sup>e</sup> tête par une journée extrême-  
« ment chaude. A trois reprises, j'eus moi-même des éblouissements en sonnant  
« de la trompe. Nous chassions en forêt d'Halatte et nous arrivions, vers 5 heures  
« du soir à la Haute-Pommeraye. CAVILLON avait une suprême tenue, très vieille  
« France. Le cerf étant sur ses fins, il vint près de moi et, levant sa toque, il me dit :  
« Monsieur peut être content, nous battons tous les records. Nous prenons aujour-  
« d'hui notre 27<sup>e</sup> cerf. » Je lui répondis :



## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

« — Il n'est pas encore par terre et, comme il y a beaucoup d'animaux, les chiens peuvent faire change. Faites attention. Prenez à gauche; moi, je prends à droite et serrez de près de façon à bien voir ce qui se passe.

« Au bout d'une centaine de mètres, le cerf tient les abois. CAVILLON descend de cheval, et commence à sonner l'hallali auprès du cerf. A ce moment, l'animal avance, le piqueur le suit et tombe. Je me retourne en riant vers Paul DESMARAIS et je lui dis :

« — Tiens, voilà CAVILLON qui se f... la g... par terre.

« A ce moment, j'étais derrière un grillage dont j'essayais de faire le tour. VERNHES accourt au galop et me dit :

« — Dépêchez-vous, Francis, le piqueur ne se relève pas.

« J'active, j'arrive près de CAVILLON, descends de cheval et dégraffe mon piqueur. Je croyais à un coup de sang.

« Il ne revenait pas à lui. Nous le portons dans une clairière. Là je lui donne tous les soins possibles et je me rends compte que ça va mal. Je donne ordre d'arrêter les chiens; je ne voulais pas qu'on prit le cerf dans de telles circonstances.

« Tout à coup, CAVILLON se prit à me regarder fixement, désespérément. C'était la fin. Et juste comme son cœur s'arrêtait, on entendit sonner « la mort »... L'impression fut indicible.

« J'appelai le second piqueur.

« — Je t'avais interdit de prendre le cerf. Pourquoi n'as-tu pas obéi ?

« Il me répondit :

« — Monsieur, il est tombé mort devant les chiens.

« Le 27<sup>e</sup> cerf avait bien été pris. C'était le dernier d'Alexandre CAVILLON. »

Par Monts et Vallons a honoré un tel serviteur et une telle mort. Une stèle a été érigée sur les lieux mêmes et la marquise DE CHASSELOUP-LAUBAT a salué, en termes simples et émus « la mémoire d'Alexandre CAVILLON, tombé, enfin, au champ d'honneur, perpétuant ainsi, pour les générations futures, un exemple de courage physique, de courage civique et de conscience professionnelle ».

Elle n'a pas voulu, sentant bien que ce n'en était pas le lieu, rapporter ce détail que je tiens d'elle : « Cette année-là, le beau temps avait été précoce et déjà la terre avait poussé ses premières floraisons. CAVILLON s'était affaissé sur un tapis de fleurs printanières, il semblait dormir au milieu d'elles et c'était comme un hommage de la nature à ce mort qui avait vécu si entièrement dans son sein.

« La nature se tait pour qu'il dorme longtemps. »

La profondeur pathétique de ces minutes eût bouleversé Jean Richepin.

En cette année 1936, les membres de l'équipage étaient : *Comité* : MM. Fr. ALÉPÉE, baron R. DE ROTHSCHILD, Paul DESMARAIS, P. VERNHES. *Boutons* : baronne R. DE ROTHSCHILD, M. et M<sup>me</sup> BAUDRIER, MM. M. STERN, FOURCADE, J. KULP et ses filles, actuellement M<sup>mes</sup> DE BALNY D'AVRICOURT et DE LEUSSE, M<sup>me</sup> LÉON REINACH, MM. et M<sup>mes</sup> G. LANG et J. RHEIMS, MM. R. BAUDRIER, D' BOUTET, R. SINGER, GOULIN, M<sup>me</sup> SOYER et lady TOWNSHEND, baron et baronne DERVAUX, M. et M<sup>me</sup> Roger DRIARD.

Depuis 1890, la tenue était devenue bleue, gilet rouge, collet et parements de velours rouge, galon de vénerie, boutons dorés, convexes portant en relief une tête de cerf derrière laquelle s'arrondit la devise. Les amazones portent la jupe bleue, de même drap que la tenue. Les boutons ont la culotte de velours bleu, bas et bottes de vénerie; les habitués, la culotte blanche et les bottes à revers. Les hommes d'équipage ont quitté le tricorne et la tenue à la française pour la bombe de chasse et la tenue anglaise.

Alfred CARRÉ a pris le fouet de CAVILLON. C'est lui que nous avons trouvé dans la chasse à deux cerfs, dont un « de boîte ». La meute, de race Levesque dès les débuts de l'équipage, avait été décimée en 1930 par la pneumonie. Ce fut alors que M. ALÉPÉE offrit 32 chiens, en majorité de sang anglais, mais dont une douzaine avaient un peu de sang anglo-poitevin. Nous retrouvons donc la race originelle des Levesque,



## ÉQUIPAGE PAR MONTS ET VALLONS

l'anglo-poitevine-saintongeaise avec prédominance, ici, du sang de Saintonge. Pur saintongeais : *Vandale*, qui fut un étonnant chien de change et *Fontarabie*, sorti du chenil de M. Beauchamp et qui fut, avec *d'Artagnan*, un des chiens de tête de l'équipage.

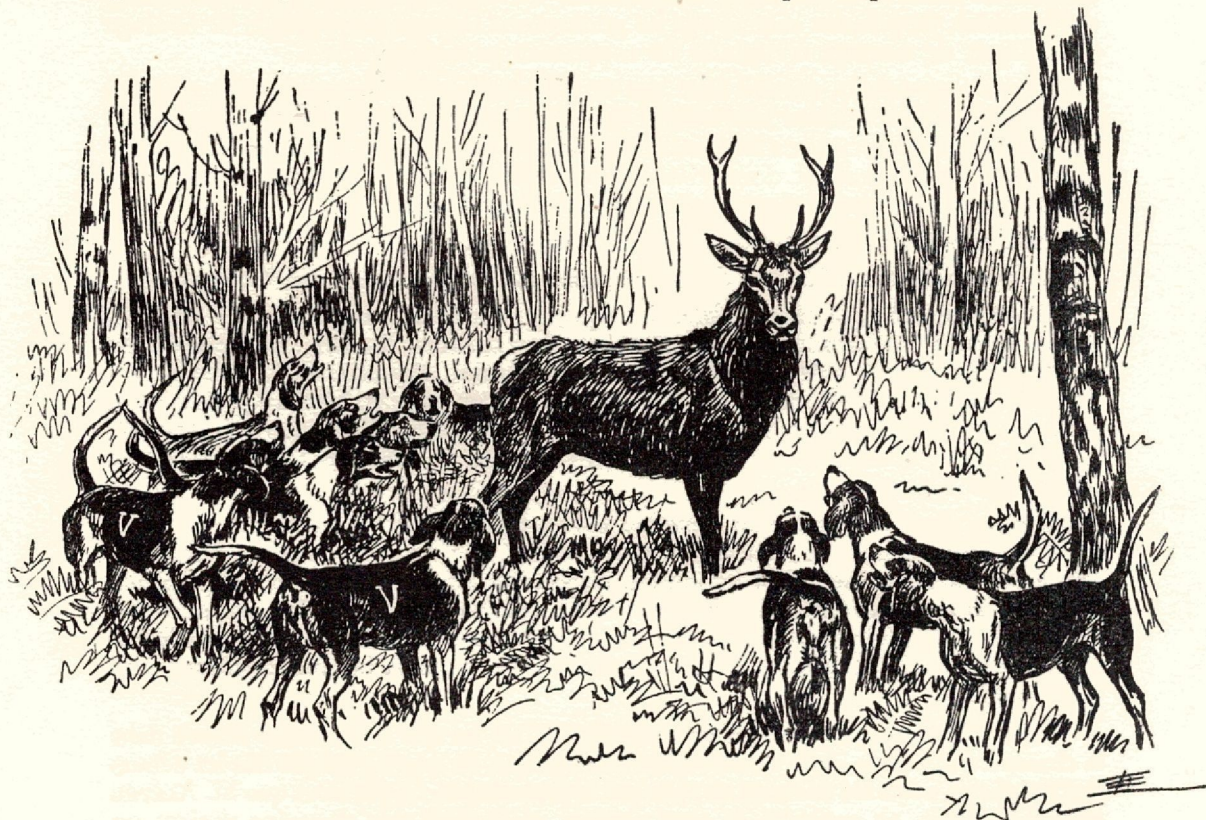
Au début de la guerre de 1939, M. ALÉPÉE fit tuer 37 chiens sur les 77 de Courteuil. C'était là, sur le domaine de M. ALÉPÉE, que le chenil, primitivement installé à Chamant, était venu en 1936. Lors de l'évacuation ne voulant pas laisser sa meute aux Allemands, il sacrifia, de sa main, 38 des 40 restants. Le courage lui manqua pour les deux derniers, un mâle et une femelle, qu'il emmena avec lui. Mais il était dit que rien de cette belle meute ne resterait : l'un est mort de maladie; l'autre égaré loin de son chenil a disparu.

M. ALÉPÉE a, depuis lors, ameuté 35 chiens, remis quelques chevaux en box et il peut prendre un cerf.

L'équipage chasse habituellement en Halatte. Depuis 1936, il se déplace en forêt de Fontainebleau. Il a couplé, avec le Rallye Touffou (DE VERGIE), Piqu'avant Nivernais (DE ROUALLE) et Rallye Nomade (VERNHES). Les méthodes y sont restées classiques et laissent à l'animal toutes ses chances. Autant que possible, on attaque de meute à mort et on laisse faire les chiens. De la belle et loyale vénerie.

Par Monts et Vallons est un équipage de cerf, mais qui, à l'occasion, prend le sanglier. Depuis l'expulsion des Allemands, étant donné les dégâts considérables dus aux bêtes noires descendues des forêts de l'Ardenne, M. ALÉPÉE a sorti ses chiens contre elles et déjà détruit 56 sangliers dans la région.

Il craignait fort que le braconnage ne détruise tous les animaux de chasse. Le conseil supérieur de la chasse, dont il fait partie, avait bien édicté différentes lois qui faisaient espérer... Hélas, M. Francis ALÉPÉE ne sera plus là pour le voir. Sa fin



Cerf sur ses fins. Forêt d'Halatte



## ÉQUIPAGE DE CHEVERNY

tragique, le 1<sup>er</sup> décembre 1945, a plongé dans la tristesse tous ceux qui l'aimaient et l'appréciaient.

Devrons-nous donc conclure ce chapitre sur la note mélancolique de M. KULP :  
« On parlera de la chasse à courre comme nous parlons, aujourd'hui, de la fau-  
« connerie et les historiens qui voudront se documenter sur ce sport évanoui vien-  
« dront à Senlis, au Musée de la Venerie, contempler la cape légendaire du dernier  
« des grands maîtres d'équipage et les têtes majestueuses de ces superbes animaux  
« qui peuplaient nos forêts et dont la race sera aussi éteinte en France que celles de  
« l'élan, de l'auroch et de l'ours des cavernes ».